Ami du Clergé du 21 janvier 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — XII. 4e Dimanche après l'Epiphanie : Protection divine à sa famille qu'est l'Eglise, 17. — XIII. 5e Dimanche : Le salut est dans le Seigneur, 19. — XIV. Purification : La présentation de Jésus et la nôtre, 20.

Notre-Dame de toute l'année. — II. Purification de la Ste Vierge : L'Immaculée nous présente Jésus, 21.

Mois de la Sainte-Enfance. — II. Le Christ notre lumière, 23.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

XII
4e Dimanche après l'Epiphanie

LA PROTECTION DIVINE A SA FAMILLE L'ÉGLISE

Nous vous en supplions, Seigneur, gardez votre famille
avec une bonté sans défaillance
Nous n'avons d'espoir qu'en votre grâce céleste :
que votre protection soit notre rempart.

En bref : Dieu très bon, notre seul espoir, protégez votre famille.

L'Eglise est une mère toujours inquiète divinement éclairée, elle voit partout des dangers qui échappent à nos regards peu clairvoyants. Aussi ne cesse-t-elle d'appeler au secours le Père de la grande famille chrétienne. Faisons nôtres, sinon ses inquiétudes, du moins ses supplications. N.-S. nous l'a dit : « Il faut prier sans relâche ».

I. — *Nous sommes la famille de Dieu*

1. — En tout état de cause, tous les hommes, ayant un seul Père, celui qui leur donna la vie en les créant, sont donc frères. S'ils étaient sensibles aux enseignements de la droite raison, qui leur est communément départie ils devraient en user fraternellement les uns envers les autres. C'est cet esprit-là, qui fleurit dans la vertu d' « **humanité** », qui empêche l'homme d'être un loup pour l'homme. Mais il faut, une fois de plus, incriminer le péché originel, qui, en déchaînant les instincts, a fait régner la guerre parmi les humains.

2. — Il a fallu que le Fils unique de Dieu vînt prendre notre nature, pour adoucir la sauvagerie où la chute l'avait plongée et nous rappeler la paternité divine et la fraternité qui en découle.

Il a fait plus. Par son alliance avec l'humanité il a fondé une nouvelle famille humaine, celle qui est le fruit de ces divines épousailles. Telle est la fécondité de l'amour d'un Dieu qui, en se communiquant à tous les rachetés, les unit en lui dans le lien de la charité. Il a voulu, « rétablissant la paix, ne faire (des Juifs et des Gentils) qu'un seul peuple... » (Eph., II, 10).

Nous l'avons entendu proclamer dans l'épître de ce jour : « Vous êtes appelés à former **un seul** corps », un organisme animé par la vie même de Dieu. Voilà pourquoi il conclut : « Vous êtes **les familiers de Dieu** ». Il s'agit ici, non de cette famille naturelle, dont le statut, est fondé sur la vertu — naturelle — d'humanité, mais d'une famille d'un bien plus haut prix, **celle que le Christ a fondée.** Il s'est donné au genre humain régénéré, comme l'époux se donne à son épouse, pour faire bénéficier tous ses membres de la participation la plus étroite à la vie de Dieu, c.-à-d. à la charité, infiniment plus « pressante » (**urget**) que la simple vertu d'humanité.

3. — Qu'elle est précieuse à Dieu, cette famille de son Fils incarné, par laquelle le Christ **se continue** ici-bas et **se communique** à tous, « jusqu'à ce qu'il ait atteint sa pleine stature ». Comment Dieu pourrait-il se désintéresser de cette famille, qui est sienne. Elle est appelée, non à un épanouissement purement naturel qui, déjà, serait pour lui un magnifique rayon de gloire, mais à un accomplissement qui hausse jusqu'à la vie de la Trinité la société des hommes. Cette société des hommes dans la charité est le dernier mot de l'action créatrice de ce Dieu si bon, la réussite de cet amour qui nous vaut d'abord la Création, ensuite la Rédemption.

4. — Combien ces vérités si simples et si sublimes sont éloignées de la conception que trop de chrétiens se font de leur religion ! Pour ceux-là, elle est affaire purement individuelle. Chacun se débrouille pour « sauver son âme » au plus juste prix, sans se soucier du voisin. Ils oublient que, même sur le terrain de la nature, les hommes, comme dit le poète, « ne s'achèvent qu'ensemble ». A plus forte raison dans cet **ordre de la grâce** où le baptême vous à tous engagés, est-il impossible de réaliser sa destinée en faisant bande à part. « Ils s'achèvent ensemble », dans le Christ Jésus, en construisant le Christ total, dont les plus illustres Pères grecs aimaient à parler [1], et dont chacun est membre. Le salut est personnel, sans doute, mais il est, dans son acquisition comme dans sa réalisation, **communautaire.** Nous nous sauvons dans la mesure où nous mettons la main à l'œuvre de la Jérusalem céleste.

II. — *La famille de Dieu a besoin d'être incessamment gardée*

Sans doute, elle est confiée à Pierre et à ses successeurs, qui poursuivent l'œuvre vigilante du « bon Pasteur ». Aidé par les évêques, « surveillants » du troupeau, le vicaire du Christ veille sur ses brebis comme les bergers de Bethléem, dans la nuit, sur leurs moutons, car les « loups dévorants ne cessent de rôder », comme l'insinue S. Pierre, c.-à-d. les démons et leurs valets, les ennemis du Christ.

1. — Il n'est pas un siècle où le **trésor de la foi** n'ait été menacé dans sa pureté et son intégrité, pas un de nos dogmes qui n'ait été discuté, pas une vérité qui n'ait été niée. On a enlevé au Christ, tantôt sa divinité, tantôt son humanité. On a refusé au St-Esprit sa dignité de Dieu. Puis c'est l'Eucharistie qui a subi des assauts furieux. On a tantôt amenuisé, tantôt exagéré le péché originel. On a ergoté sur l'Eglise visible du Christ. Un jour est venu où, sous couleur de réforme, c'est tout le dogme qui a été remis en question. Aujourd'hui **c'est la notion même de Dieu** et d'ordre surnaturel qui est attaquée.

Mais à point nommé, Dieu a suscité un grand génie, dans l'ordre de la science et de la sainteté : un S. Thomas, un S. Canisius, un S. Bel-

[1] Cf. Mersch, *Le Corps du Christ.*

larmin, l'ensemble des pasteurs s'est dressé contre ceux qui déchiraient par le schisme ou l'hérésie la robe sans couture du Christ. La famille de Dieu a été bien défendue par son **chef** et, au lieu de lui nuire, les doutes et les négations ont suscité d'indéniables, de décisifs progrès dans la foi et dans l'unité. Les contours de la vérité révélée par Dieu ont été cernés avec une précision plus grande. L'harmonie des dogmes a été mise en plus vive lumière. Dieu a gardé son Eglise **en défendant sa foi.**

2. — Mais il est un **danger intérieur** qui n'appelle pas moins l'assistance et la protection divines. C'est l'infidélité des chrétiens à la foi intacte, mais morte, qui affadissent le sel de la vie chrétienne. A bien des reprises la négligence, le relâchement, se sont introduits jusque dans les monastères, où des âmes consacrées ont laissé gauchir leur propos de perfection. Misère de ce cœur humain, trop porté à vaciller, comme le dit la secrète du jour, en un terme intraduisible « **nutantia corda** ». Là encore, le danger est grand. Car il ne suffit pas à la famille de Dieu de « garder le dépôt » de la doctrine. Il faut **qu'elle la vive,** sous peine d'être foulée aux pieds du mépris.

3. — Mais **Dieu veille** et, même aux époques où la hiérarchie, trahie par ses représentants indignes, ne sut pas manier la houlette de la correction (à la Renaissance, par exemple), il a lancé en pleine mêlée des saints qui, comme les prophètes d'Israël, furent jaloux de la pureté du Peuple de Dieu. Un S. Bernard excite les pasteurs indolents, secoue rudement les moines endormis dans une vie trop facile. Un S. Vincent de Paul, un S. Charles Borromée armés des décrets du Concile de Trente, travaillent heureusement à doter l'Eglise de Pasteurs fidèles. Nos séminaires d'aujourd'hui encore prolongent leur action réformatrice.

III. — *La famille de Dieu, aujourd'hui encore, appelle la protection divine*

1. — Mais tout n'est pas dit. Notre époque, héritière de tout un passé de lumineuses précisions doctrinales et de sages réformes, ne peut vivre sur cet acquis. Elle n'ignore ni les erreurs doctrinales ni les relâchements de la vie chrétienne. L'homme ennemi, que Jésus dénonce dans l'évangile que nous venons de lire, ne cesse de semer l'ivraie dans le champ du Père de famille. Le matérialisme athée dont le marxisme n'est pas l'unique manifestation est, pour notre foi, un danger pire que celui de toutes les hérésies de jadis, car il les renferme toutes en lui.

Beaucoup de chrétiens, d'autre part, se contentent aujourd'hui encore d'un conformisme stérile, et donnent à penser, à trop d'esprits peu avertis, que l'Eglise a fait faillite. Le communisme n'est pas uniquement une erreur doctrinale, mais une **réaction d'âmes,** dont la bonne foi ne saurait être suspecte, contre un christianisme de façade, qui ne tient pas ses promesses. A l'opposé, certains chrétiens d'avant-garde, emportés par leur zèle, se font plus ou moins consciemment les fourriers du communisme athée.

2. — Devant de tels dangers, Dieu dort-il ? Les semailles maudites de l'ennemi qui rôde toujours à la faveur des ténèbres, dans les emblavures du Maître de la moisson, échappent-elles à sa vigilance souveraine ? Vous savez bien que non. La hiérarchie, si docile à ses inspirations et qui, aujourd'hui, est si digne de votre confiance, a multiplié et multiplie encore les avertissements, les condamnations, les directives efficaces.

Faut-il vous rappeler la sagacité heureuse de Pie X, déjouant l'erreur subtile et multiforme qu'on désigne sous le nom de **modernisme ?**

Pie XII, enfin, multiplie, à son tour, depuis douze ans, les interventions salutaires, qu'il s'agisse de dénoncer certaines erreurs de savants qui outrepassent leur compétence jusqu'à compromettre la foi ou d'intégrer toute la foi dans toute la vie, sociale, politique, économique, scientifique. A la suite de ses glorieux prédécesseurs, il conduit, comme dit le psautier, « son troupeau dans les pâturages abondants et sûrs ». Qui le suit, suit Dieu lui-même et « non seulement il ne marche pas dans les ténèbres » mais il est assuré d'une vie surnaturelle plantureuse et féconde.

3. — Mais avez-vous assez remarqué la vigilance de vos évêques, soit dans les limites de votre diocèse soit lors de ces assemblées annuelles des cardinaux et archevêques ? Comme ils savent vous mettre en garde contre les erreurs subtiles ou les déviations du zèle ! Ils veillent sur vos âmes, ils dirigent avec une sage fermeté vos efforts dans les rangs de l'action catholique. Par eux et par le Souverain Pontife auquel ils sont plus étroitement unis que jamais, c'est Dieu même qui, incessamment, jour après jour, garde, dirige, soutient sa famille très aimée.

IV. — *Mais il faut continuer de prier et d'agir*

Voilà qui est acquis. Le Père de Famille **ne cesse de veiller.** Sa bonté ne se relâche pas et se fait sentir aujourd'hui comme jadis. Elle est notre **ferme espoir,** car nous comptons bien que sa grâce est intarissable et que jamais elle ne fera défaut ni à nos pauvres âmes en leurs difficultés personnelles, ni à sa grande famille, l'Eglise, qu'il s'agisse de problèmes qui intéressent sa vie d'ensemble, ou de ceux que posent l'existence et l'action de ces portions du troupeau qui s'appellent **paroisse, diocèse, Eglise de France.**

Mais cet espoir, fondé sur la bonté de Dieu et sur les gages qu'il nous en a donnés dans le passé, loin de nous dispenser de prier, ne saurait avoir d'autre effet que d'ouvrir toutes grandes les ailes de notre prière. Car **l'homme ennemi** continue de semer l'ivraie. En notre siècle, Satan donne un formidable assaut à la famille de Dieu. Visiblement, nous vivons un de ces drames pathétiques comme ceux qu'esquissa le voyant de Pathmos dans son Apocalypse. **L'antéchrist est en marche,** derrière le rideau de fer. Il essaye de baillonner les chefs du troupeau et de duper les masses fidèles avec ses attrape-nigauds d'Eglise dite nationale, asservie à l'Etat.

De ce côté du rideau de fer, d'autre part, **la division** affaiblit trop souvent la famille chrétienne, tant sur le terrain social que sur le terrain politique. Il faut donc plus que jamais « veiller » — c'est l'affaire des chefs, — « prier » et « agir » — c'est le rôle de tous, du plus petit au plus grand. Voilà pourquoi l'Eglise inspire et ramasse en un faisceau très puissant les prières que nous devons lancer vers le Ciel comme un S. O. S., afin que le Père de Famille veille sur la moisson qui lève, et qu'il aide à naître ce monde en gestation, qui ne pourra, c'est clair, éviter les **douleurs de l'enfantement.**

Mais Dieu est **notre rempart** (dans **munire** il y a **mœnia**). Confiance !...

XIII

5e Dimanche après l'Epiphanie

LE SALUT EST DANS LE SEIGNEUR

Seigneur, vous le savez, nous vivons au milieu de graves périls et la fragilité humaine ne nous permet pas de les surmonter ; sauvez-nous donc corps et âme; aidez-nous à vaincre les misères que nos péchés nous infligent.

En bref : **Seigneur, sauvez-nous, corps et âme.**

Nous avons appelé le Fils de Dieu à notre secours. Il est venu ; il s'est manifesté. Mais tout n'est pas dit. Nous nous trouvons aussi indigents devant la difficulté et le danger qu'avant la venue du Christ. Mais, **parce qu'il est venu,** nous sommes assurés de sortir vainqueurs du combat : Dieu est désormais avec nous (« Emmanuel »). Il suffit de l'appeler au secours.

Opposons, dans notre méditation, notre misère à la Miséricorde infinie, afin de rendre plus éloquent le cri que cette misère fait monter vers la Miséricorde.

I. — *Nous sommes fragiles*

1. — Vous connaissez le mot d'un humoriste : « la santé est un état provisoire qui ne présage rien de bon. » Notre corps est une merveille d'équilibre, qui chante la gloire de Dieu. Mais c'est un équilibre fragile. Plus un organisme est perfectionné, plus il est complexe, plus il est à la merci d'un dérangement qui nuit au fonctionnement des organes, ou d'une attaque des infiniments petits.

Bien plus ; notre civilisation, en multipliant le confort, a diminué d'autant l'action de nos réflexes d'adaptation. Un habitué du calorifère est bien plus accessible aux méfaits des chaud et froid que le robuste paysan qui durant l'hiver n'a que son âtre, dans la pièce commune, pour dégourdir ses membres. Que dire des méfaits de l'alcoolisme, ou de la gourmandise sous toutes ses formes ? Les mamans connaissent bien cette « bombonnite » qui sévit, au Nouvel An, sur les petits enfants gavés de chocolat.

De telle sorte que le confort, la sensualité, les excès paralysent en partie les progrès de la médecine. Il reste donc vrai qu'aujourd'hui comme autrefois, « l'homme ne meurt pas : il se tue. »

2. — Notre âme n'est pas moins fragile. Elle est immortelle, c'est vrai. Mais on arrive à la tuer, ou à l'affaiblir dangereusement. Dans l'atmosphère de matérialisme, notre intelligence perd non seulement la foi mais ce bon sens sublime, mais le « bon sens » terre à terre lui-même, indispensable à la conduite de la vie, et le « bon goût » le plus élémentaire. Voyez ce qui plaît au cinéma et à la radio : c'est parfois affligeant ! Voyez quelle éducation reçoivent les enfants, dans tant de famille où le sens religieux aboli ne peut suppléer à la prudence.

Faute de prudence, la passion prend le dessus... La sensibilité, ce don de Dieu, égarée par notre aveuglement, faussée par l'instinct, fonctionne de travers et concourt à nous perdre.

Que dire de cette veulerie de tant de volontés, incapables de prendre ou de maintenir une décision ? « Je ne peux pas, dit l'alcoolique ; c'est plus fort que moi ! » « Je ne peux pas ! » dit l'indifférent... Il devrait montrer l'exemple à ses enfants en les conduisant à l'église, en faisant ses Pâques, il sent bien que « **ce serait mieux** », que « cela s'impose » mais **il ne peut pas,** parce que sa volonté est brisée par trop de capitulations devant le devoir. Pourtant, quand on en use bien quelles merveilles d'héroïsme on peut accomplir !

3. — Notre société est fragile. Elle est construite avec les matériaux les plus rares : dévouement de chacun à tous, service mutuel, qu'il s'agisse de la famille, où chacun a son rôle d'amour, ou de ces sociétés plus amples, la commune, la Nation. Où est l'amour, ce moteur si puissant ? Tant de frictions, tant de malaise social, tant d'anarchie due à l'affaiblissement du sens civique, autant de signes de la faiblesse de notre vie sociale. De ce qui est don de Dieu, à nous confié pour notre bien, notre volonté libre, nous faisons un instrument de malheur et de mort...

II. — *Nous ne sommes pas sans ressources naturelles*

Ne poussons pas les choses au noir. La fragilité de notre nature, celle de l'institution sociale, sont la rançon de leur admirable et bienfaisante complexité. Un chronomètre est plus fragile qu'une brouette, mais il occupe, dans l'échelle des valeurs, une place plus élevée.

D'ailleurs, Dieu a doté notre machine de régulateurs très sûrs. Notre âme, elle aussi, a ses ressorts compensateurs. Ses élans les plus spontanés sont aussi ceux qui s'harmonisent le mieux entre eux et qui s'adaptent le plus heureusement aux circonstances : quand rien ne vient fausser leurs mouvements, l'équilibre s'établit naturellement entre nos désirs et nos craintes, entre les expansions de notre socialibilité et les repliements de notre égoïsme.

A l'étage au-dessus, la prudence règle nos efforts délibérés et les préserve de l'emballement ou de la somnolence... Dieu a fait de nous de « petites providences », qui prévoient et « en toutes choses, considèrent la fin ».

Mais elles ne suffisent pas. Le péché originel a tout bouleversé. Nous voyons le bien mais nous faisons le mal. Cette prudence, cette raison, nous les laissons dormir. Ces passions, qui pourraient être de si puissants ressorts d'action, nous les laissons prendre le dessus et aveugler notre intelligence.

Voilà le danger. La machine humaine a besoin d'un régulateur qui, de haut, l'aide à faire son travail dans une **harmonie dirigée** et l'oriente vers le seul but digne de l'homme, Dieu lui-même.

Si, dans notre aveuglement, dans notre souci d'indépendance qui n'est qu'une tendance au dérèglement, nous nous détournons du Christ qui est à la fois source et achèvement de notre être, si nous dédaignons ou repoussons son appui, nous sommes comme le vaisseau qui flotte à la dérive. Ce danger, vous savez comment il s'appelle : c'est le **péché,** qui est une faillite pour l'homme et pour la société. Au dernier jour, ce sera le règlement de compte personnel. Mais les nations, mais les civilisations, qui sont périssables sont jugées dès ici-bas par l'histoire, qui enregistre leur faillite et dresse leur acte de décès.

III. — *L'appel au Sauveur*

L'Eglise met alors sur nos lèvres cet appel que les apôtres, secoués sur le lac de Genezareth, adressaient à Jésus, apparemment endormi sur un coussin, à la poupe de l'embarcation : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » Qu'il nous sauve, nous aussi, corps et âme ; qu'il sauve un monde qui abuse de ses dons ; qu'il en fasse un instrument de salut pour les âmes, un élément du royaume de Dieu et non une cause de péché et de malheur !

1. — L'Eglise ne se désintéresse pas de nos intérêts temporels. Rien de ce qui nous touche ne lui est étranger : elle a des bénédictions pour notre corps. Elle ne refuse pas d'offrir à Dieu et de soumettre à sa bienveillance tout ce qui est instrument ou fruit de travail (citer quelques titres du Rituel). Tout ce qui est en l'homme, tout ce qui est de l'homme et pour lui, a sa place dans ce monde surnaturel, qui est ordonné à notre gloire éternelle. Ordonné, mais en second. Subordonné : « cherchez **d'abord** le Royaume ».

2. — C'est avant tout le salut éternel qu'elle demande à Dieu. Que Dieu nous pardonne nos péchés et nous garde de la rechute. Là où est le péril, là aussi, le salut. C'est affaire à Dieu, à Dieu seul, de nous sauver spirituellement. C'est affaire à lui de voir dans quelle mesure la santé, la réussite dans nos efforts, privés et publics, concourt à notre plus grand bien : la possession de lui-même dans l'éternité. Sauvez-nous, mon Dieu, corps et âme, mais sauvez avant tout notre âme !

3. — Ce rôle de Dieu ne nous dispense pas d'agir. « Sauvez-vous vous-même et je vous sauverai », nous répond-il. Ce que Dieu peut faire de mieux, c'est de nous aider à bien user de ces dons personnels ou sociaux, pour faire régner **son** ordre, enfin restauré par le Christ.

Dans la postcommunion nous demandons « de nous détacher des jouissances terrestres ». C'est l'appel à l'effort personnel, à la collaboration filiale avec Dieu. « La nourriture céleste » de la communion « nous alimentera », nous donnera la force d'agir dans le sens de notre vocation. Il ne suffit pas de recevoir le corps du Christ pour être délivrés du danger. Il est nécessaire que, avec le Christ monté dans la barque, nous « naviguions », soit en manœuvrant les rames (c'est n tre action personnelle), soit en larguant la voile (c'est l'accueil de la grâce). Ce qui nous paraît impossible est facile à Dieu. Encore faut-il que nous appellions et que nous recevions la grâce. Comment nous couronnerait-il, si nous n'avions pas « combattu » selon les règles ?

Dieu nous sauve : il fait de nous des sauveurs en second. Assurons donc personnellement notre salut. C'est un encouragement infiniment précieux de savoir qu'il est à notre portée, infailliblement garanti par Jésus qui a fait de son nom la promesse du salut ; Jésus, cela signifie : « Dieu sauve ». Qu'il en soit ainsi !

XIV

Purification de la Sainte Vierge

LA PRÉSENTATION DE JÉSUS ; LA NÔTRE

Dieu tout-puissant et éternel, nous vous en supplions à genoux : comme votre Fils unique, réellement revêtu de notre chair, fut, en ce jour, présenté au Temple (de Jérusalem) faites qu'ainsi nous vous soyons présentés (au Ciel) avec des cœurs purifiés.

En bref : **Puissions-nous être présentés dans le Temple céleste comme Jésus fut présenté dans le Temple de Jérusalem.**

La Chandeleur est une fête mariale. Cette année nous la célébrerons avec plus de filiale tendresse. Mais il ne faut pas omettre celui qui en est le héros principal, le Fils de Dieu, que la Vierge-Mère « présente au Temple de Jérusalem ». Il y a continuité entre ce fait notoire, annoncé par les prophètes (cf. Epitre) de l'homme-Dieu faisant son entrée dans le Temple dédié à son Père, et notre entrée dans le ciel, seul vrai Temple du Très-Haut. Méditons ce parallélisme, si riche en réconfortantes suggestions.

I. — *Présentation de Jésus au Temple par Marie*

1. — **Les faits.** Quarante jours après la naissance de Jésus, sa divine Mère accomplit la double formalité prescrite par la Loi de Moïse (Ex., XIII, 2, 12 ; — Lev., XII, 8). Elle se soumet à la purification rituelle et rachète son premier-né au prix de cinq sicles (quelques francs). Elle y joint l'offrande des pauvres : deux tourterelles ou un couple de pigeons. Mais non contente de s'être soumise à la Loi, elle monte de Bethléem à Jérusalem, pour présenter son Jésus à la bénédiction du Très-haut, joignant ainsi la dévotion à la légalité.

2. — **Leur portée.** Elle est double : **a)** l'humble soumission du Christ à la Loi qu'il vient « accomplir » dans son esprit prophétique. Ce qui importe, ce n'est pas le rite, mais sa portée très haute : « Au Seigneur appartient la terre et tout ce qu'elle renferme » (Ps. **XXIII**, 1). A lui, en particulier, les prémices et de la moisson (cinquante jours après la Pâque) et de **la famille.** Tout mâle premier-né appartient à Dieu. Il lui est « consacré » et au lieu du sacrifice sanglant que Dieu réprouve (cf. sacrifice d'Isaac), c'est le « rachat ».

N'oublions-nous pas trop souvent que nous tenons tout de Dieu ? S. Paul nous le rappelle : tout faire à la gloire de Dieu (I Cor., X, 31).

Ainsi Jésus qui a revêtu notre humanité (« cum nostræ carnis substantia ») se soumet, avec sa Mère, à des rites qui ne sont pas faits pour eux. Chaque fois que l'Esprit-Saint ne leur impose pas une ligne de conduite à part des autres hommes (fuite en Egypte), ils se laissent conduire par la Loi, guide des fils d'Abraham, ou par les ordres du pouvoir établi (le recensement d'Auguste). Il sanctifie ainsi notre soumission aux autorités, celles de notre pays comme celle de l'Eglise.

b) Mais la divinité de Jésus apparaît à travers son humanité. Cette première venue dans le Temple avait été vue par le dernier des prophètes : Malachie. D'autre part, poussé par l'Esprit-Saint, Siméon, « homme juste et saint », se trouve au Temple juste à temps pour recevoir l'Enfant-Dieu dans ses bras, saluer en lui Jésus « le salut des Nations et la gloire d'Israël », et annoncer les souffrances que coûterait à la Mère et à l'Enfant notre rédemption.

Ainsi, au moment où Israël va disparaître de l'histoire, son esprit prophétique jette un dernier éclat ; l'Ancien Testament débouche, dans le Nouveau. Mais le Nouveau, qui est marqué du sceau du définitif, n'en court pas moins à la consommation de toutes choses, où nous avons notre part. Nous aussi, nous avons eu et nous aurons notre « présentation ».

II. — *Notre présentation*

1. — Nous avons été « présentés » à la bénédiction de Dieu, non point dans ce fastueux édifice du Temple, mais dans l'une de ces milliers d'églises qui, fussent-elles de paille ou de torchis, sont infiniment plus précieuses puisqu'elles gardent la présence réelle du Seigneur dans le sacrement de l'autel. Là s'est réalisée pour nous la prophétie : « Il vient, l'Ange de l'alliance que vous désirez ;... il purifie les fils de Lévi (les héritiers spirituels d'Abraham) et les affine comme on affine l'or et l'argent ». Nous avons été bapti-

sés « dans l'eau et dans le feu », et rendus capables « d'offrir au Seigneur des offrandes selon les règles », c.-à-d. marqués d'un caractère sacerdotal, nous donnant accès au mystère eucharistique (cf. S. Thomas analysant les effets du baptême). Nous avons été soumis à la plus haute bénédiction : celle qui nous consacre à la Trinité sainte et fait de nous les Temples de l'Esprit-Saint.

2. — Cette venue des Trois en nous, c'est déjà « la consolation d'Israël », attendue par Siméon, c'est le salut **dans** et **par** le Christ. Comme le pilote monte à bord pour guider le vaisseau, l'Esprit-Saint, inséparable du Père et du Fils nous guide, à travers les écueils de la vie vers la Jérusalem céleste, la véritable « terre de la promesse » et nous **présentera,** quand nous entrerons dans notre éternité, dans ce « Temple » qui est « le Seigneur, le Dieu tout-puissant » et dont l' « Agneau est le flambeau » (Apoc., XXI, 22, 23).

L'illumination de la « **Chandeleur** » avec la procession des cierges rend sensible à nos âmes cette grande vérité que le Christ-Dieu est « lumière pour éclairer les Nations ».

3. — Pour être présentés à Dieu, il faut remplir une **condition** essentielle, que l'Eglise nous rappelle : la « pureté du cœur ».

« Rien de souillé ne peut entrer dans le ciel ». Si la Toute-Pure s'est soumise à une purification rituelle pour affronter, dans le Temple de Jérusalem, la présence de Celui devant lequel « les Anges se couvrent de leurs ailes », que dire de nous ? Ne reprendrons-nous pas les paroles d'Isaïe : « Malheur à moi, car je suis un homme aux lèvres impures !... » Que le Seigneur fasse passer sur nos lèvres un charbon ardent dérobé au feu du sacrifice !

N'est-ce pas, de fait, le sacrifice du Calvaire qui nous vaut la pureté ! Purification première du baptême, ou toutes les autres qui nous sont accordées par la vertu et le sacrement de Pénitence, c'est toujours Jésus qui « enlève le péché du monde ». C'est lui qui remplit notre cœur de l'amour même qui brûle en lui pour son Père. C'est cela, la pureté exigée par Dieu de ses élus : n'aimer rien en dehors de Dieu, ni contre Dieu. Aimer souverainement, uniquement, l'Unique, le souverainement aimable. Y mettre « tout notre esprit, toutes nos forces, tout notre cœur », bref, tout nous-mêmes, de telle sorte que toute affection légitime lui soit rapportée comme une manière de l'aimer.

C'est cet amour qui soutenait le vieillard Siméon dans son attente et en faisait une âme de désirs. Aussi put-il demander : « Seigneur, laissez votre serviteur aller en paix ». Car, en dépit des apparences, c'est lui qui avait été présenté à Jésus. Que peut désirer une créature, si comblée soit-elle, quand elle a tenu dans ses bras son Seigneur et son Dieu ? N'est-ce pas le terme de toute vie, que cet embrassement de Jésus ? Cette joie ne nous sera donnée qu'une fois dépouillés de ce corps de mort. Mais elle ne sera point passagère comme celle de Siméon dans cette divine rencontre. Nous n'aurons pas trop de toute l'éternité pour l'approfondir sans jamais l'épuiser.

Dans la belle cérémonie des « relevailles » l'Eglise demande, pour la jeune mère, de « parvenir avec son enfant aux joies de l'éternelle béatitude ». Comme Marie, c'est à vous, mamans, de présenter vos enfants à Dieu, de les faire entrer dans la Jérusalem céleste par l'éducation chrétienne que vous leur aurez donnée et par les exemples, qui sont le meilleur de cette éducation (cf. Ste Symphorose et ses sept fils martyrs, 18 juillet).

Avons-nous fait trop peu de place à l'héroïne de cette fête ? Marie est inséparable de Jésus. C'est elle qui l'a porté au Temple et qui a offert le sacrifice du pauvre. Elle nous est bien présente aujourd'hui ; notre dernier mot sera pour elle : « Après cet exil, montrez-nous Jésus, votre enfant béni ! »

C'est bien un rôle maternel. Et tout au long de notre vie, Marie nous prépare à cette bienheureuse « présentation ». Combien d'hommes, ici-bas, devront leur salut à leur mère : à son éducation, à ses prières, à ses larmes !... Mais ces souffrances, ces supplications n'ont pleine valeur que si elles sont offertes par la Mère des douleurs. C'est pour cela, qu'après le baptême, nos mamans nous ont déposés sur l'autel de la Sainte Vierge. « Mère de Jésus, lui disaient-elles, aidez-nous à former en cet enfant l'image de votre Fils, à faire de cette petite âme une humanité de surcroît de votre Jésus. Prenez tout en charge : les parents et les enfants. Conduisez-les dans la lumière, qui est venue par vous ; et réunissez-les tous dans la joie parfaite à la rencontre de Jésus... Ut videntes Jesum, Semper collætemur ! »

NOTRE-DAME DE TOUTE L'ANNEE

II

La Purification

(2 février)

L'IMMACULÉE NOUS PRÉSENTE JÉSUS

La Purification de la Sainte Vierge est un de ces mystères de N.-D. que le Pape désire nous voir commémorer d'une façon particulière au cours de cette Année mariale : elle est de ces fêtes en l'honneur de Marie que le Pape a choisies pour les enrichir d'une indulgence plénière, à la condition qu'on les marque d'un exercice de dévotion à la Sainte Vierge. D'autres, pourtant bien importantes par leur objet, comme la Maternité divine de Marie, ou chères à notre piété, comme Notre-Dame du Rosaire, n'ont pas bénéficié du même privilège.

Parmi les raisons qui ont fait de la fête de la Purification une date marquante de cette Année mariale, je crois qu'on peut relever celles-ci : d'abord *son antiquité,* ensuite *les relations de ce mystère avec celui de l'Immaculée Conception,* enfin *ses rapports avec l'intention dominante de l'Année mariale.*

I. — *Son antiquité*

Si l'on regarde les cinq fêtes de la Sainte Vierge que le Pape a choisies, on remarquera tout de suite que ce sont les plus anciennes fêtes mariales du calendrier de l'Eglise. Aujourd'hui il n'est pas de mois de l'année où l'on ne célèbre quelque mystère, ou vocable, ou privilège de la T. S. Vierge. Mais jusque vers le XV^e siècle on ne fêtait que la Nativité, l'Annonciation, la Purification, les Douleurs, l'Assomption.

Ainsi cette fête de la Purification de Marie se recommande par son antiquité. Nos Pères dans la foi l'avait distinguée, entre les au-

tres, comme particulièrement digne de notre attention et de notre vénération. Nous n'aurions plus leur même pensée, leur même esprit de foi s'y nous n'y attachions la même importance.

Ce mystère est un de ceux dont l'Evangile nous a gradé le récit authentique. Si spontané fut traditionnellemen le culte de la Ste Vierge, que les chrétiens des anciens âges se satisfaisaient difficilement du peu que l'Evangile nous raconte de sa vie et qu'ils entretenaient aussi leur piété aux traditions orales sur la Sainte Vierge, quitte à les enrichir encore de belles légendes. Aussi comprenons-nous qu'ils aient fait un sort spécial aux mystères de Marie racontés dans l'Evangile.

On y rencontre, unis pour notre salut, le Sauveur et sa Mère annoncés dès l'origine, aussitôt après le péché. On ne peut y séparer Marie de Jésus, comme à Noël, à Cana, à la Croix. Les chrétiens ne pouvaient célébrer Jésus présenté au Temple, sans le mettre dans les bras de celle qui le porta et l'offrit au Père pour notre rédemption.

Ce mystère est un des aspects et des manifestations de l'amour de la Ste Vierge pour la pureté. Marie n'était pas, au regard de Dieu, soumise au rite de la purification ; elle s'y conforma pour ne pas révéler le mystère, accompli en elle, de la conception et de la naissance virginales de Jésus ; elle le fit, pour témoigner de sa docilité à la loi. Elle le fit surtout afin qu'apparût par là, pour les générations à venir, sa haute estime pour la vertu de pureté.

Ainsi c'est à ce « mystère » que S. L.-M. de Montfort fait demander comme grâce spéciale une *grande pureté de corps et d'esprit,* parce que, par sa conduite en cette circonstance, la T. S. Vierge nous en a mérité la grâce et donné l'exemple.

Célébrée dès le IVe siècle dans l'Eglise, cette fête montre, par son ancienneté, sa place éminente dans le culte rendu à Marie. La procession des cierges — la Chandeleur — y réunit le souvenir de Jésus, « la vraie lumière », et de sa Mère qui le donna et le montra à notre terre.

II. — *Ses relations avec l'Immaculée Conception*

Longtemps le mystère de l'Immaculée Conception a été honoré en bloc dans le culte de la sainteté de Marie. Sans se poser encore précisément la question de savoir si Marie avait été immaculée dès sa conception, ils y croyaient implicitement, parce qu'ils croyaient à sa suréminente pureté. Elle était, pour eux, la « *Purissima* », la Très-pure.

Dans la bulle « *Ineffabilis Deus* » par laquelle il définissait ce privilège de Marie, dogme de foi, Pie IX faisait état de cette croyance de la tradition antique et Pie XII a voulu en reprendre les manifestations, répétées comme une véritable litanie :

« Cette doctrine, dès l'Eglise primitive et sans aucune contestation fut clairement enseignée par les Pères. Ils affirmèrent que la Bienheureuse Vierge avait été un lis entre les épines, une terre entièrement intacte, immaculée, toujours bénie, libre de toute contagion du péché, un bois incorruptible, une source toujours limpide, la seule et unique fille, non de la mort, mais de la vie ; un germe non de colère, mais de grâce ; immaculée, absolument immaculée, sainte et éloignée de toute souillure du péché, plus belle que la beauté, plus sainte que la sainteté, seule sainte. Celle qui — Dieu seul excepté — est supérieure à tous et qui, par nature, est plus belle, plus gracieuse et plus sainte que les chérubins et les séraphins eux-mêmes et toute l'armée des anges. » *(Fulgens Corona).*

Ce qu'attestent ces paroles de la tradition c'est l'universelle pureté de Marie : son Immaculée Conception, sa préservation de tout péché actuel, même véniel et de toute imperfection, sa conception et sa maternité virginales, sa virginité spirituelle, son amour pour la pureté,... tout ce que nous voulons exprimer quand nous l'appelons aujourd'hui la *Virgo singularis,* la « Vierge unique », la « Vierge des vierges ».

En ouvrant solennellement, à Lourdes, l'Année mariale, le 8 décembre 1953, S. Exc. Mgr Théas disait excellemment :

« Marie est venue à Lourdes et s'y est fait connaître par une formule qui rappelle celle du Seigneur se révélant à Moïse. Sur le Sinaï Dieu dit : « Je suis Celui qui suis ». A la Grotte, la Mère de Dieu déclare : « Je suis l'Immaculée Conception ». Ce qui définit Dieu, c'est l'Etre. Ce qui définit sa Mère, c'est la pureté » *(Journal de la Grotte,* 20-12-53).

Ainsi le mystère de la Purification de Marie, de sa pureté, appartient, comme son Immaculée Conception, à cet ensemble de grâces qui fait d'elle la Toute-pure. Il est pour nous comme une manifestation de sa pureté d'Immaculée. Il en est le prolongement, à cette date, de son existence.

III. — *Ses rapports avec l'intention dominante*

La Purification nous rappelle quelle sûre espérance nous pouvons fonder en l'intercession de la Ste Vierge, afin que se réalise la grande intention de l'Année mariale : le retour de l'humanité au Christ.

La Purification de Marie est aussi la Présentation de Jésus. Et cette « *présentation* » de Jésus au Temple, est un acte de sa mission de Sauveur, de libérateur, de rédempteur. Ce jour-là, d'une façon sensible et extérieure, Jésus-enfant exprime à Dieu son Père l'offrande de lui-même pour notre salut, déjà faite au dire de S. Paul, dès son incarnation au sein de Marie, et qu'il consommera sur le Calvaire.

A partir de ce moment la victime de notre salut est sur l'autel. C'est le commencement, l'*introïbo* de son sacrifice. Et c'est pourquoi, miraculeusement inspirés par Dieu, les deux saints vieillards Siméon et Anne saluent déjà en lui le rédempteur du monde : Anne « survenant à cette heure, se mit à louer le Seigneur et à parler de l'enfant à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la rédemption » (Luc, II, 38).

Or à cette première manifestation publique du Rédempteur, Marie se trouve intimement associée. Non seulement d'office parce qu'elle est la mère qui doit porter et présenter son petit, mais en qualité de Corédemptrice du monde, à côté du Rédempteur, par son sacrifice uni au sien : « Cet enfant est au monde pour la chute et la résurrection d'un grand nombre en Israël et pour être un signe en butte à la contradiction ; *vous-même, un glaive transpercera votre âme* » (Luc, II, 34).

Ainsi l'œuvre du salut, et de la sanctification du monde qui en est l'application, relève de Jésus et de Marie. Comme elle a été Celle par qui nous fut donné et offert le rédempteur, elle est Celle par qui nous est distribué et conféré le fruit de la rédemption. Par elle, dans la suite des temps, au fur et à mesure de leur apparition sur la terre, les âmes reçoivent les grâces de leur union au Christ.

Alors comprenons-nous pourquoi Pie XII nous fait demander, comme grâce spéciale de ce centenaire, le retour de la société déchristianisée à son seul Sauveur ? pourquoi il nous fait demander ce retour par l'intercession de la T. S. Vierge ? pourquoi en ce mystère qui est le moment inaugural de la mission rédemptrice de Jésus, nous devons redoubler d'ardeur dans nos prières pour que notre monde retourne à son seul Sauveur ?

Puissent les hommes de notre temps reconnaître dans le Christ celui qui est leur voie, leur vérité et leur vie, et dire avec Siméon que leurs « yeux ont vu leur salut, celui que Dieu a préparé à la face de tous les peuples, la lumière qui doit dissiper les ténèbres des nations » (Luc, II, 30-31).

* *

Sans doute il suffit que la Purification soit une fête de la Ste Vierge pour que nous y apportions plus de ferveur, en cette année consacrée à Notre-Dame.

Pourtant, il me semble qu'il n'aura pas été inutile de vous dire pourquoi elle était une des fêtes marquantes de ce centenaire. Apportons-y l'élan que les chrétiens des premiers âges, vivant de la tradition plus proche des apôtres, mirent à la célébrer. Qu'elle nous replace en réalité, par la pureté de conscience, dans l'atmosphère de ce centenaire, celui de la suréminente et unique pureté de la très pure, puisque c'est un mystère de la sainteté sans ombre de l'Immaculée. Qu'enfin nos prières, communes à toutes les intentions de l'Année mariale, mais plus particulièrement de son intention première : le retour au Christ, se fassent plus pressantes.

Que la flamme des cierges de notre Chandeleur 1954 symbolise, à la fois, cet élan de notre piété, et cette pureté de Marie et de ses enfants, et la lumière de celui qui, plus que jamais, doit éclairer notre monde.

MOIS DE LA SAINTE ENFANCE

II

« Lumen ad revelationem Gentium »

LE CHRIST, NOTRE LUMIÈRE

Mes frères,

Lorsque l'ange du Seigneur parut auprès des bergers de Bethléem, « le rayonnement de la gloire du Seigneur les environna » (Luc, II, 9). L'étoile qui annonça aux Mages « la naissance du Sauveur brillait comme une flamme et publiait la puissance du Roi des rois ». C'était pour le peuple d'Israël et pour tous les peuples de la terre appelés à bénéficier, en Jésus, des promesses divines le lever du Soleil, selon les prophéties de Zacharie :

> Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël,
> Parce qu'il a visité et racheté son peuple.

La gloire de Dieu illuminant la nuit, l'étoile miraculeuse, le soleil en sa splendeur... C'est dans une lumière triomphale que l'Evangile, en dépit de l'humilité et de la pauvreté des circonstances de sa naissance, publie l'apparition sur notre terre du Fils de Dieu. Il est lui-même la Lumière éternelle. Car « Dieu est Lumière » et nous sommes *les fils et les témoins de la Lumière :* pour « le servir avec une sainteté et une justice dignes de ses regards, tous les jours de notre vie » (Luc, I, 75).

I. — *Dieu est Esprit, Lumière, Feu*

« Dieu est Esprit », disait Jésus a la Samaritaine (Jo., IV, 24). « Dieu est Lumière » (I Jo., I, 5). L'image nous rend proche et comme sensible la réalité ineffable de l'Intelligence infinie. Par sa pureté, son immatérialité, la lumière nous donne, en effet, quelque idée de ce qui existe au-delà du monde matériel.

Mais, dans l'A. T., c'est sous l'image du feu apparenté à la lumière, que le Seigneur révèle sa puissance et son activité. La nature est son temple et proclame sa grandeur.

> « Seigneur, mon Dieu, ta grandeur est infinie.
> D'une gloire éclatante tu es revêtu ; tu t'enveloppes de lumière comme d'un manteau... » (Ps. CIII, 1-5).

1° Lorsque Dieu se révèle à ses serviteurs et leur confie une mission, le Feu mystérieux annonce sa présence. Ainsi, quand il fait connaître à Abraham son alliance avec lui, c'est une fournaise et une torche embrasée qui tiennent la place de Dieu (Gen., XV, 17). Sur l'Horeb, le Seigneur apparaît en flamme de feu, du milieu du buisson. Et Moïse entend : « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. » Et Dieu le chargea du soin de délivrer son peuple (Ex., III, 2-6).

Dieu sera dans *la colonne* qui accompagnera les Israélites au désert, colonne de nuée, le jour, colonne de feu, la nuit (Ex., XIII, XIV, XVI).

Au Sinaï, il se révèle dans l'éblouissement des éclairs et le fracas du tonnerre. « La montagne tout entière fumait, car le Seigneur y était descendu dans le feu » (Ex., XIX, 16).

La vision d'*Ezéchiel* (I, 25, 28) est une vision de feu. « Tel était l'aspect de ce qui paraissait être la gloire de Dieu ».

Si quelques privilégiés ont bénéficié de ces visions d'une manière sensible, ils ont été éclairés, illuminés afin d'être les éclaireurs